Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

118 | 2011

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2009-2010)

Courants religieux du monde russe et russisé (XVIII^e-XXI^e siècles)

Jean-Luc Lambert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/990>

DOI : 10.4000/asr.990

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 293-300

ISBN : 978-2-909036-38-0

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Jean-Luc Lambert, « Courants religieux du monde russe et russisé (XVIII^e-XXI^e siècles) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 118 | 2011, mis en ligne le 09 septembre 2011, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/990> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.990>

Tous droits réservés : EPHE

Courants religieux du monde russe et russisé (xviii^e-xxi^e siècles)

Nous avons précédemment étudié en détail, à partir de l'ethnographie, les liens étroits entre « serment de l'ours » et « jeux de l'ours » et montré qu'afin de garantir l'efficacité du serment qu'il a voulu imposer aux peuples animistes conquis, l'État russe a choisi d'adapter la forme de son rituel juratoire en instaurant l'ours en position de garant du serment, c'est-à-dire en position de divinité impossible à manipuler. Nous avons également montré que les jeux ob-ougriens de l'ours ont pris leur forme complexe observée à partir du milieu du xix^e siècle – l'ours est alors considéré comme l'enfant que le dieu du ciel a envoyé aux hommes – en relation avec ces pratiques juratoires mises en place par les Russes, et en réaction aussi aux missions orthodoxes du début du xviii^e siècle.

Cette année, nous nous sommes intéressés aux formes anciennes de serment imposées par les Russes aux peuples animistes. En effet, les premiers serments de l'ours sont attestés dans l'ethnographie par N. Witsen, qui séjourna en Russie entre 1664 et 1667 et mentionne un serment de l'ours chez les Ougriens. Or, les Russes sont en contact avec les peuples du nord-ouest sibérien depuis au moins la fin du xi^e siècle ; les Ougriens ont été militairement conquis dès 1484, pour la Sibérie dans son ensemble la date généralement retenue est 1582, qui correspond à la prise du Khanat tatar de Sibérie par les cosaques de Yermak, ce qui ouvre la voie à la conquête de la Sibérie au xvii^e siècle. Est-ce que les Russes ont immédiatement eu l'idée de mettre en place ce serment de l'ours ou d'autres formes anciennes sont elles-attestées ?

L'ethnographie ne peut nous renseigner, car elle ne commence guère qu'avec Witsen. En revanche, nous disposons de très nombreux documents officiels russes, depuis la conquête, mentionnant les obligations des peuples nouvellement conquis ; pour les Russes, les serments que prêtaient alors les chefs autochtones les engageaient à respecter ces obligations. Dans certains cas les procédures rituelles sont décrites. Du point de vue russe, il s'agit de conclure ce qu'ils appellent alors une *šert'*. Le terme est venu de l'arabe, en transitant par le tatar ; on note d'ailleurs d'autres termes venant de l'arabe (*šajtan*, *šajtanščik*, *keremet*) dans les sources russes les plus anciennes concernant la Sibérie, comme si les Russes avaient appréhendé les systèmes religieux sibériens à partir de l'islam, ce qui n'est pas surprenant car c'est l'autre religion qu'ils connaissent par leurs relations guerrières anciennes contre les Tatars. En droit musulman, le terme de *shart* signifie « stipulation », « condition » dans un contrat ; en russe, il

va être compris comme un serment conclu avec des peuples non-chrétiens, musulmans ou autres.

Dans ces sources anciennes, accessibles aujourd'hui grâce à de multiples publications malheureusement extrêmement dispersées, nous trouvons principalement trois grandes formes de rituel. Quand les historiens, les orientalistes ou les ethnologues s'y intéressent, elles sont toujours et systématiquement renvoyées du côté des peuples conquis, ce qui est remarquable. Ce renvoi implique que les Russes sont, comme pour le serment de l'ours, supposés s'être appuyés sur d'anciennes traditions juratoires locales. À l'analyse, cette perspective doit pourtant – comme pour le serment de l'ours (cf. *Annuaire EPHE-SR* 112) – être renversée.

I. Boire de l'or

Le plus ancien rituel décrit date de 1484 et a été effectué pour sceller la paix entre les Ougriens et les Russes. Les Ougriens boivent alors de l'eau mélangée avec de l'or en disant « Toi l'or, sens celui qui trahit. » Toutefois, comme souvent, d'autres objets sont alors utilisés (sabres avec la lame orientée vers le haut, fourrure d'ours, pain et poisson), mais le texte ne précise pas leur fonction. Près de deux siècles plus tard, ce rituel où les jureurs s'engagent auprès des Russes en buvant de l'or se retrouve beaucoup plus à l'est – en ce cas l'or est bu avec de l'alcool – chez les Kirghizes du Ienisseï (1683), chez les Téléoutes (1658) et chez les Mongols d'Altyn Khan (1636). Dans le cas téléoute au moins, l'or n'est pas utilisé seul, car le « prince » local appelle sur lui, en cas de parjure, le glaive de Dieu, le sabre du souverain ; l'or est, quant à lui, supposé lui rester dans la gorge et lui brûler le cœur.

Tous les commentateurs (Bahrušin, Gol'man, Slesarčuk, Umanskij) attribuent donc systématiquement l'origine du rituel non aux Russes, mais aux autres (Ougriens, Kirghizes, Téléoutes ou Mongols). Il s'agirait ainsi d'un rituel ancien, attesté, du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècles dans une aire géographique extrêmement large allant des contreforts de l'Oural jusque chez des Mongols. Rien cependant du côté des systèmes religieux autochtones ne vient conforter ce point de vue où cette coutume ne paraît pas faire sens. En revanche, en nous plaçant du point de vue russe, nous avons tout d'abord remarqué qu'au ^{xvii}^e siècle, le rituel se déroule toujours avec des Russes de Tomsk quels que soient les groupes concernés (Kirghizes, Mongols ou Téléoutes), il pourrait donc s'agir en ce cas d'un choix rituel des autorités locales russes.

Renversons donc la perspective et rappelons que les Russes, avant d'être chrétiens (988), ont conclu avec les Grecs des traités, connus grâce à la *Chronique des temps anciens* rédigée au ^{xiii}^e siècle. Au cours des deux rituels scellant ces accords et décrits dans la chronique, l'or apparaît en bonne place :

- en 945, le prince Igor et ses hommes encore païens vont sur une colline associée à Perun, où ils déposent armes, bouclier et or, et prêtent serment tandis que les Rus' déjà chrétiens vont jurer dans une église consacrée à Élie.

- en 971, Svjatoslav conclut la paix avec les empereurs Basile II et Constantin VIII en promettant de ne plus envahir leurs terres, de ne plus leur faire la guerre,

etc. Et il demande en cas de parjure à être, avec les siens, maudit des dieux en qui ils croient, Perun et Volos, le dieu du bétail, à devenir jaunes comme l'or et à être taillés par leurs armes.

Le parjure en ce cas doit devenir « jaune comme l'or » – cette phrase a suscité maints commentaires –, ce qui est extrêmement mauvais pour lui ; cela peut laisser supposer une ingestion d'or. Par ailleurs, dans les serments sibériens, l'or n'est souvent pas utilisé seul ; ainsi, des armes devant tuer le parjure sont aussi fréquemment mentionnées. Toutes ces données sont extrêmement proches les unes des autres, et l'hypothèse la plus raisonnable est de penser que pour conclure le rituel avec ces peuples animistes nouvellement conquis, les Russes ont choisi d'utiliser leur première chronique et de faire avec les Sibériens ou les Mongols ce que les Grecs avaient fait avec eux avant leur conversion. La question concernant la manière de faire jurer les non-chrétiens s'était posée dans des termes comparables à Byzance, où le serment tenait aussi une place considérable et, de ce point de vue, la politique russe de la gestion de l'altérité s'inscrit dans la continuité de celle des Grecs.

II. Passer entre les deux moitiés d'un chien coupé en deux

Cependant d'autres rituels de *šert'* sont aussi attestés dans la Sibérie du ^{xvii}e siècle ; ainsi une seconde forme de rituel a retenu toute notre attention : un chien est coupé en deux et l'autochtone qui s'engage envers les Russes doit alors passer entre les deux moitiés coupées et connaître le même sort que l'animal en cas de parjure. Ce rituel est explicitement décrit en 1617 pour les Kirghizes du Ienisseï et en 1635 pour les Iakoutes, sur la Lena.

Ce rituel ne peut pas ne pas évoquer l'alliance vétérotestamentaire conclue entre Yahvé et Abraham (Gn 15, 1-19) – le rite apparaît également dans Jérémie (34, 17-19). Pour conclure une alliance, les hommes doivent passer entre des moitiés d'animaux (génisse, chèvre et bélier dans la Genèse, veau dans Jérémie) disposées sur le sol et être eux-mêmes coupés en deux moitiés s'ils ne respectent pas leurs engagements ; bien entendu c'est Yahvé qui garantit l'alliance.

Ces correspondances peuvent être interprétées de deux manières. Les Russes ont pu choisir d'utiliser ce rituel biblique pour conclure leurs *šert'* avec les Iakoutes et les Kirghizes, comme ils se sont appuyés, en d'autres occasions, sur leur plus ancienne chronique. Toutefois, cette analyse vient contredire l'interprétation adoptée par plusieurs éminents orientalistes, en particulier Denis Sinor (1992) suivi par Peter Golden (1997), qui envisagent toujours la même perspective générale de l'origine autochtone du rituel. Selon leur hypothèse, ces rituels sibériens du ^{xvii}e siècle ne seraient pas d'origine russe. Ils ne seraient donc pas à considérer comme de l'anthropologie appliquée avant la lettre ; cette possibilité n'est même jamais évoquée par les chercheurs relativement nombreux qui ont relevé les correspondances formelles entre l'alliance abrahamique et des rituels attestés beaucoup plus tard en Haute Asie. En revanche, ces derniers renverraient à un antique rituel autochtone, très largement diffusé à travers l'Asie, puisqu'il est justement déjà attesté dans le proche orient biblique. Et même en dehors du champ de l'alliance, il serait facile de trouver de nombreux rituels propitiatoires

où l'on passe au milieu d'un animal ou d'un homme coupé en deux ; il suffit de penser à Hérodote (VII, 39) qui écrit que le grand Roi fait mettre à mort l'un de ses soldats et passer son armée entre les deux moitiés du corps avant de partir envahir la Grèce.

Nous avons donc dû étudier cette argumentation orientaliste et examiner toutes les pièces composant ce dossier important, pour l'essentiel déjà rassemblées par L. Vajda (1979), qui s'intéressait, lui, à la symbolique de ce rite.

Ce même rituel avec le chien coupé aurait scellé un traité entre les Grecs et les Bulgares en 815. Chacun a alors juré sur ce qui engageait l'autre partie – ce qui a horrifié les chroniqueurs – et, selon une source contemporaine, l'empereur iconoclaste a alors notamment effectué des libations. Seule une source plus récente parle de sacrifices de chiens qui auraient été coupés. V. Grumel, dès 1937, avait pourtant fait la lumière sur ce second texte en montrant qu'il dépendait d'une autre source sans doute relative à un pacte entre Petchénègues et Grecs. Toutefois, il n'est pas ici fait mention de chiens tués et coupés en deux, mais de sacrifices aux divinités païennes.

Dans une lettre datant de l'an 900, l'archevêque de Salzbourg écrit au pape Jean IX pour se défendre d'avoir conclu un traité de paix avec les Hongrois en violant la coutume catholique. Lui ou ses hommes auraient alors juré sur un chien ou un loup ou d'autres « instruments » païens écœurants. Nous sommes loin ici aussi du rituel recherché.

Un rituel au cœur du paragraphe 141 de l'*Histoire secrète des Mongols* est également analysé dans cette perspective. Il décrit, en 1201, la formation d'une rébellion, d'une coalition mongole contre Gengis Khan. Aucune des parties n'est ici chrétienne, et il ne peut donc y avoir aucun lien direct avec l'alliance abrahamique. Le texte de l'*Histoire secrète*, selon la traduction de P. Pelliot, dit toutefois seulement : « “Nous élèverons comme *qan* *Ĵamuqa* le *ĵajiradaï*”, et fendant ensemble à grands coups par le travers un étalon et une jument, ils jurèrent ensemble ». Nous avons également étudié sur ce point les autres sources, mongole (*Altan Tobči*) ou chinoises (*Histoire des Campagnes des Gengis Khan*, *Histoire des Yuan*), décrivant cet événement. Ces sources se fondent sur des versions différentes du texte qui donnera chez les Mongols l'*Histoire secrète* telle qu'elle nous est parvenue ; elles ne parlent jamais non plus d'un animal coupé en deux entre lesquels les hommes passeraient. Les sources chinoises, par exemple, parlent seulement de « fendre un cheval blanc ».

Ce rite mongol, comme le sous-entend F. Aubin, en 1978, dans son article *Cheval céleste et bovin chthonien*, peut en revanche tout à fait s'analyser en relation avec le monde chinois et renvoie en dernière analyse à des rituels d'origine kitan, qui se sont transformés en rituel d'entrée en rébellion pour sceller une coalition ; l'histoire sera ensuite très largement véhiculée par le roman des trois royaumes. Le sacrifice d'un cheval blanc et d'un bovin noir au Ciel et à la Terre est ainsi devenu en Chine un rituel d'entrée en rébellion et d'association d'insurgés.

Il est donc beaucoup plus vraisemblable de rattacher le rituel où Ĵamuqa fédère ses partisans pour entrer en rébellion contre Gengis de ces rituels d'origine kitan que des rituels hébraïques anciens qui se seraient diffusés et transmis pendant plusieurs millénaires. Il y a d'ailleurs des liens historiques forts entre certains des groupes qui s'unissent dans le paragraphe 141 et les Kitan historiques ; le titre de roi universel (*gür-qan*) que portera ensuite Ĵamuqa vient aussi des Kitan.

Dans le cas kitan, le Ciel et la Terre sont les témoins du rituel, alors que dans ce paragraphe de l'*Histoire secrète*, ainsi que dans les autres sources (mongoles et chinoises), aucune entité surnaturelle n'est convoquée. C'est sans doute pour cette raison que le rituel ne paraît pas fonctionner puisqu'un traître, jamais châtié, part immédiatement prévenir Gengis de ce qui se trame contre lui, ce qui corrobore la thèse de M.-L. Beffa et R. Hamayon (1991) selon laquelle les Mongols d'alors n'avaient pas de figure pouvant garantir le serment.

Toutefois, D. Sinor, P. Golden et d'autres – L. Vajda et H. Serruys par exemple – interprètent ce rituel à partir de la version de l'historien persan Rashid-ad-Dîn, qui se base sur un autre prototype de l'*Histoire secrète* :

Ils firent le serment suivant : ils tuèrent ensemble à coups de sabres un étalon, un taureau et un chien en disant : « Ô Seigneur du Ciel et de la Terre, écoute quel serment nous prêtons ! Ces [animaux mâles] sont la racine et le commencement mâle de ces animaux. Si nous ne tenons pas parole et si nous enfreignons notre accord, que nous devenions comme ces animaux ». Ainsi ils jurèrent qu'ils constituaient [ensemble] une union qui allait combattre Gengis Khan et Ong Khan.

P. Pelliot avait noté que ce texte posait problème, notamment par rapport à un hypothétique dieu mongol du ciel et de la terre. Il a été nécessaire de rappeler que Rashid écrit au moment où les Mongols de Perse sont en train de s'islamiser, qu'il est lui-même issu d'un milieu juif et s'est converti à l'islam. Il ne semble tout simplement pas connaître les rituels comparables effectués alors en Chine et ne comprend donc pas ce rite qu'il interprète à travers le prisme de sa propre culture ; il est alors parfaitement compréhensible que la surinterprétation soit pensée à partir de l'alliance abrahamique.

Les « preuves » en faveur d'un antique rituel juratoire qui se retrouverait depuis le Proche-Orient antique jusqu'à la Sibérie du ^{xvii}^e siècle se sont donc effondrées les unes après les autres. Dans ce dossier, nous ne trouvons finalement que deux mentions explicites d'un rituel où le jureur doit passer entre les deux moitiés d'un chien et doit connaître le même sort en cas de parjures. Ces deux rituels sont effectués par les Comans, peuple turc de langue qipčaq, du ^{xiii}^e siècle, qui, dans un cas, concluent alors une alliance avec les Croisés contre l'empereur grec de Nicée, et, dans l'autre, avec le roi de Hongrie.

Ces deux seules mentions ne permettent pas de soutenir l'hypothèse en faveur d'un ancien rituel autochtone, car les Comans avant d'entrer en contact avec les Croisés ou avec les Hongrois ont conclu de puissantes alliances militaires soit avec différents princes russes, soit avec l'empereur grec. Il est donc légitime de penser que les Grecs ou les Russes les aient fait jurer en se référant à l'alliance

vétérotestamentaire et que les Comans aient ensuite conservé ce rituel pour leurs nouveaux alliés, peu de temps avant de se convertir au christianisme d'ailleurs.

Ainsi nous avons rejeté l'hypothèse de D. Sinor et de P. Golden. Les rituels sibériens comportant un chien coupé paraissent avoir été mis en place par les Russes, qui en ce cas ne se sont pas appuyés sur leur ancienne chronique, mais sur la Bible. Comme le rite avec l'or ne succède pas historiquement à celui avec le chien coupé, ou inversement, nous avons pu en déduire qu'il n'y avait pas eu un choix de rituel particulier émanant du pouvoir central, mais plutôt des bricolages locaux pouvant fonctionner. L'idée a cependant été toujours la même : trouver dans le fond culturel russe un rituel pour faire jurer des peuples qui n'avaient pas de pratique de serment.

III. Lécher ou boire le sang du chien

La troisième forme rituelle intègre les deux précédentes : un chien est toujours tué, mais c'est à présent son sang que le jureur doit boire ou pour le moins lécher. Elle est particulièrement bien attestée à la fin du ^{xvii}e et au début du ^{xviii}e siècles :

- lors d'une *šert'* datée de 1689, des Bouriates doivent, pour prêter serment aux Russes, tuer un chien avec un sabre et lécher l'arme ensanglantée; ils doivent alors aussi baiser le canon d'une arquebuse et boire une tasse d'eau froide. Witsen signale, quant à lui, que les Kalmouks jurent en léchant l'arme pleine de sang qui vient de servir à couper en deux un chien ou un porc ;

- dix ans après être passés entre les deux moitiés d'un chien tué, les Kirghizes du Ienisseï concluent un nouvel accord avec les Russes (1627) ; ils tuent alors un chien, en recueillent le sang et le boivent. Witsen décrit un rituel comparable chez les Bouriates. Pour Y. Ides (1706), les Tougouses orientaux jurent aussi ainsi ; l'exemple qu'il donne se passe dans la ville de Nerčinsk et le serment est prêté à la demande du gouverneur russe ; la gravure accompagnant le texte montre les officiels russes tenant le texte du serment tandis qu'un Tougouse maintient en hauteur le chien dont il boit le sang à même la plaie. G. F. Müller et J. G. Gmelin, qui ont participé à la seconde expédition du Kamtchatka (1733-1743), sont les derniers à parler de ce rituel, à propos de plusieurs groupes tougouses. Ils permettent aussi de saisir son efficacité supposée. Le chien dont le sang est bu est brûlé. Le jureur accepte de connaître le même sort en cas de parjure et le sang du chien doit alors aussi le brûler. L'identification du chien au jureur est en ce cas encore plus explicite que précédemment ; de plus le sang est, comme l'or, supposé tuer le parjure.

Après avoir étudié la manière dont ces multiples rituels se construisent, nous avons posé la question de leur efficacité. Les Russes ont eux-mêmes constaté la faiblesse de ces rituels puisqu'ils ont mis en place d'autres stratégies pour contraindre les autochtones à respecter leurs engagements (politique des otages). Les sources montrent également que ces pratiques étaient peu efficaces ; c'est ainsi qu'il est possible de rendre compte de la diversité des rituels décrits à quelques années ou quelques dizaines d'années d'intervalle chez les Kirghizes du Ienisseï, ou chez les Mongols d'Altyn Khan qui, en 1617, jurent sur une petite

statue, en 1633, sur le Coran car les Russes pensent alors qu'ils sont musulmans et, en 1636, en buvant de l'or...

La faiblesse de ces rituels tient à l'absence de garant explicite, ni l'or ni le chien ne pouvaient être considérés comme des tiers garantissant les serments, et les Sibériens ne pouvaient concevoir derrière ces rituels un garant comme Yahvé dans l'exemple biblique qui a inspiré les Russes. Ces rituels apparaissent ainsi comme ayant la forme d'un serment, sans avoir toutefois les représentations nécessaires pour les soutenir.

Par contrecoup, le génie russe a été de mettre en place, par tâtonnement, le « serment de l'ours » qui, lui, donne à cette figure animale le statut de garant si bien que toutes les formes anciennes disparaissent. Le serment de l'ours s'inscrit à la fois en continuité et en opposition à celui du chien. En continuité, parce qu'il fait également intervenir un animal dans la procédure juratoire, et en opposition, car, alors que le chien est *a priori* l'animal le plus proche de l'homme, l'ours est l'animal sauvage le plus dangereux, même s'il est envisagé sous son aspect presque anthropomorphe. En outre, alors que les serments du chien sont fondés sur une identification du jureur à l'animal – les principes sous-tendant cette identification (boire le sang ou passer entre les deux moitiés) n'étaient d'ailleurs sans doute pas évidents pour les autochtones eux-mêmes –, le serment de l'ours n'implique jamais que le jureur s'identifie à l'ours. Bien au contraire, le rituel instaure une distance entre le jureur et l'ours, totalement dissociés : l'ours devient ainsi le garant nécessaire au serment. C'est la première fois qu'émerge dans ces serments une figure explicite de garant, et c'est ce qui a permis au serment de l'ours de si bien fonctionner. Les Russes trouvent là, enfin, la figure du tiers qui leur manquait jusqu'alors pour rendre leurs rituels efficaces. Cette longue histoire des procédures juratoires imposées par les Russes à leurs Autres doit finalement être conçue comme la recherche, voire l'invention du Tiers.

Le serment de l'ours s'est donc rapidement imposé dans toute la Sibérie : attesté pour la première fois chez les Ougriens de l'Ob au ^{xvii}^e siècle par N. Witsen, il supplante rapidement les autres formes rituelles, qui disparaissent à son profit sans laisser de trace, ce qui est une nouvelle preuve de leur inefficacité. Par contrecoup, les Russes ont été dépassés par leur propre réussite, puisque l'ours permettra aux autochtones en général de médiatiser leurs relations avec les Russes, bien au-delà du serment, et aux Ougriens de l'Ob en particulier, en temps de répression religieuse, d'inventer de nouveaux rituels. Ces derniers donneront à l'ours une position christique en faisant de lui l'enfant que le dieu du ciel a envoyé aux hommes.

Yann Borjon-Privé (Master 2, EPHE) a présenté son étude sur la mémoire chez les Dolganes. La rencontre et l'accompagnement en France d'un conteur et d'un chanteur de cette société du Taïmyr (Arctique russe) lui ont permis d'appréhender la tradition orale aujourd'hui. Depuis les analyses de l'ethnographe A. A. Popov, les catégories textuelles paraissent s'être maintenues – la majorité des textes de tradition orale dolgane a été enregistrée dans les années 1930. L'analyse sémantique et discursive des corpus de textes disponibles lui a notamment

permis d'interroger les rapports de complémentarité ou d'organisation entre les spécialités rituelles.

Anne Dalles (Master 2, EPHE) a exposé la problématique de son mémoire consacré aux rites commémoratifs nanaïs (Extrême-Orient sibérien), et a étudié en particulier le grand rite funéraire final au cours duquel un « grand chamane » doit amener un défunt dans le monde des morts. Les différentes descriptions du rite lui ont permis de s'interroger, par exemple, sur les utilisations des multiples figurations du défunt. Par ailleurs, Anne Dalles a mis en évidence le contrat entre les morts et les vivants que ce rite permet d'établir.